

*Le narrateur est en voyage au Kenya. Il
est à la recherche de Patricia, une petite
fille de dix ans qui lui sert de guide.*

*Patricia a apprivoisé un lion sauvage
qu'elle appelle King.*

Un rire enfantin, haut et clair, ravi,
merveilleux, sonna comme un tintement
de clochettes dans le silence de la
brousse. Et le rire qui lui répondit était
plus merveilleux encore. Car c'était bien

un rire. Du moins, je ne trouve pas dans
mon esprit, ni dans mes sens, un autre
mot, une autre impression pour ce
grondement sonore et débonnaire, cette
10 rauque, puissante et animale joie.

Cela ne pouvait pas être vrai. Cela tout
simplement ne pouvait pas *être*.

À présent, les deux rires – clochettes et
rugissements – résonnaient ensemble.

15 Quand ils cessèrent, j'entendis Patricia
m'appeler.

Glissant et trébuchant, je gravis la pente,
me raccrochai aux arbustes, écartai la
haie d'épineux avec des mains lardées de
ronces et sur lesquelles le sang perlait.

20

Au-delà du mur végétal, il y avait un
ample espace d'herbes rases. Sur le seuil
de cette savane, un seul arbre s'élevait. Il
n'était pas très haut. Mais de son tronc
noueux et trapu partaient, comme les
rayons d'une roue, de longues, fortes et
denses branches qui formaient un parasol

25

géant. Dans son ombre, la tête tournée de
mon côté, un lion était couché sur le
30 flanc. Un lion dans toute la force terrible
de l'espèce, et dans sa robe superbe. Le
flot de la crinière se répandait sur le
mufle allongé contre le sol.

Et entre les pattes de devant, énormes,

35 qui jouaient à sortir et à rentrer leurs
griffes, je vis Patricia. Son dos était serré
contre le poitrail du grand fauve. Son cou
se trouvait à portée de la gueule

entrouverte. Une de ses mains fourrageait

40

dans la monstrueuse toison.

– King le bien nommé. King, le Roi. Telle

fut ma première pensée.

Cela montre combien, en cet instant,
j'étais mal gardé par la raison et même
45 par l'instinct.

Le lion releva la tête et gronda. Il m'avait
vu. Une étrange torpeur amollissait mes
réflexes. Mais sa queue balaya l'air
immobile et vint claquer comme une

50 lanière de fouet contre son flanc. Alors je
cessai de trembler : la peur vulgaire, la
peur misérable avait contracté chacun de
mes muscles. J'aperçus enfin, et dans le

temps d'une seule clarté intérieure, toute

55

la vérité : Patricia était folle et m'avait

donné sa folie. Je ne sais quelle grâce la

protégeait peut-être, mais pour moi...

Le lion gronda plus haut, sa queue claqua

plus fort. Une voix dépourvue de

60

vibrations, de timbre, de tonalité

m'ordonna :

– Pas de mouvement... Pas de crainte...

Attendez.

D'une main, Patricia tira violemment sur

65

la crinière ; de l'autre, elle se mit à gratter

le mufle du fauve entre les yeux. En

même temps, elle lui disait en

chantonnant un peu :

– Reste tranquille, King. Tu vas rester

70

tranquille. C'est un nouvel ami. Un ami,

King, King. Un ami... un ami...

Elle parla d'abord en anglais, puis elle usa

de dialectes africains. Mais le mot

« King » revenait sans cesse.

La queue menaçante retomba lentement sur le sol. Le grondement mourut peu à peu. Le mufle s'aplatit de nouveau contre l'herbe et, de nouveau, la crinière, un instant dressée, le recouvrit à moitié.

– Faites un pas, me dit la voix insonore.

J'obéis. Le lion demeurait immobile. Mais ses yeux, maintenant, ne me quittaient plus.

– Encore, dit la voix sans résonance.

J'avancei.

De commandement en commandement,
de pas en pas, je voyais la distance
diminuer d'une façon terrifiante entre le
lion et ma propre chair dont il me
90 semblait sentir le poids, le gout, le sang.

À quoi n'eus-je pas recours pour m'aider
contre l'éclat jaune de ces yeux fixés sur
moi ! Je me dis que les chiens les plus
sauvages aiment et écoutent les enfants.

95 Je me souvins d'un dompteur de Bohême
qui était devenu mon camarade. Il

mettait chaque soir sa tête entre les
crocs d'un lion colossal. Et son frère, qui
soignait les fauves du cirque, quand, en
100 voyage, il avait trop froid la nuit, il allait
dormir entre deux tigres. Et enfin, à
portée de secours, veillait Kihoro¹.

Mais j'avais beau m'entêter à ces images
rassurantes, elles perdaient toute valeur
105 et tout sens à mesure que la voix
clandestine m'attirait, me tirait vers le

¹ Kihoro est un guerrier qui observe silencieusement la scène, de loin.

grand fauve étendu. Il m'était impossible
de lui désobéir. Cette voix, je le savais en
toute certitude, était ma seule chance de
vie, la seule force – et si précaire, si

110

hasardeuse – qui nous tenait, Patricia, le
fauve et moi dans un équilibre enchanté.

Mais est-ce que cela pouvait durer ? Je
venais de faire un pas de plus. À présent,
si je tendais le bras, je touchais le lion.

115

Il ne gronda plus cette fois, mais sa
gueule s'ouvrit comme un piège étincelant

et il se dressa à demi.

– King ! cria Patricia. Stop, King !

120

Il me semblait entendre une voix

inconnue, tellement celle-ci était chargée

de volonté, imprégnée d'assurance,

certaine de son pouvoir. Dans le même

instant, Patricia assena de toutes ses

125

forces un coup sur le front de la bête

fauve.

Le lion tourna la tête vers la petite fille,

battit des paupières et s'allongea
tranquillement.

– Votre main, vite, me dit Patricia.

Je fis comme elle voulait. Ma paume se trouva posée sur le cou de King, juste au défaut de la crinière.

– Ne bougez plus, dit Patricia.

Elle caressa en silence le mufle entre les deux yeux. Puis elle m'ordonna :

– Maintenant, frottez la nuque.

Je fis comme elle disait.

– Plus vite, plus fort, commanda Patricia.

Le lion tendit un peu le mufle pour me
flairer de près, bâilla, ferma les yeux.

Patricia laissa retomber sa main. Je
continuai à caresser rudement la peau
fauve. King ne bougeait pas.

– C’est bien, vous êtes amis, dit Patricia
gravement.

Mais aussitôt elle se mit à rire, et
l’innocente malice que j’aimais tant la
rendit à la gaieté de l’enfance.

– Vous avez eu une grande peur, pas

vrai ? me demanda-t-elle.

– La peur est toujours là, dis-je.

Au son de ma voix, le grand lion ouvrit un

œil jaune et le fixa sur moi.

– N’arrêtez pas de lui frotter le cou et

continuez à parler, vite, me dit Patricia.

Je répétais :

– La peur est toujours là... toujours là...

toujours là...

160

Le lion m'écouta un instant, bâilla, s'étira

(je sentis sous ma main les muscles

énormes et nouveaux onduler), croisa ses

pattes de devant et demeura immobile.

– Bien, dit Patricia. Maintenant il vous

165

connait. L'odeur, la peau, la voix... tout.

Maintenant on peut s'installer et causer

Joseph Kessel, *Le Lion*, 1958